

Qui veut faire le tour
du monde en moins
de 80 minutes ?

La caverne d'Ali-CHE

musée d'histoire/citadelle

Musée(s) de BELFORT





Musée d'histoire/citadelle

La caverne d'Ali-CHE

*Qui veut faire le tour
du monde en moins
de 80 minutes ?*

Remerciements

- Jean-Pierre Chevènement, sénateur du Territoire de Belfort et ancien ministre
- Isabelle Lopez, attachée parlementaire de Jean-Pierre Chevènement
- Danielle Duwoye, fondation Res Republica
- François Martin, conservateur départemental, musées de la Nièvre
- Thierry Malvesy, responsable du Muséum Cuvier au château de Montbéliard
- Michèle Mauguière, Médiathèque municipale de Montbéliard
- Yves Pagnot, conservateur des archives municipales de Belfort
- Pierre Beauvils-Testat, proviseur du lycée Courbet de Belfort
- les élèves de terminale de l'option Histoire des arts du lycée Courbet à Belfort encadrés par leurs enseignants : Bernard Pothus, Véronique Elachmawi, Dominique Vogt-Raguy

Commissariat général

- Christophe Cousin

Coordination générale et service des publics :

- Jérôme Marche

Service éducatif :

- René Bernat

Installation muséographique :

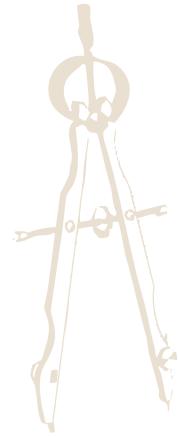
- Eric Benoist
- Dominique Pégeot
- Michel Royer

Administration et secrétariat :

- Catherine Croissant
- Lydie Thiébaud

Logistique :

- Patricia Rossel



La caverne d'Ali-CHE

J'ai pensé que nulle ville mieux que Belfort ne pourrait conserver, à travers ce dépôt modeste, les traces de ce qu'étaient, à la fin de la « Guerre Froide », les préoccupations de la diplomatie française pour préparer un autre avenir.

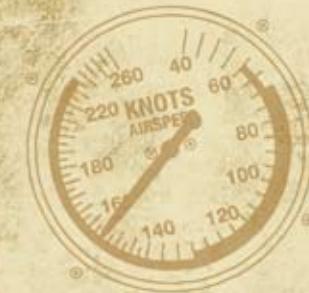
Pour ceux qui veulent en savoir plus, il y a les Archives municipales, auxquelles j'ai confié mes dossiers sur près de quarante ans de vie politique, riche matière pour les chercheurs.

Merci à Christophe Cousin et à Yves Pagnot de faire vivre cette mémoire qui s'entremêle à celle de Belfort.

Jean-Pierre Chevènement
Sénateur du Territoire de Belfort,
ancien ministre



Sortie d'un "Alizé" après apontage sur le porte-avion Foch, 13 juin 1990



Les cadeaux de Jean-Pierre Chevènement



Brûle-parfum en métal argenté réhaussé de pierres précieuses, offert par le prince Faher, Sultanat d'Oman, 28 juin 1990



Ouïe offerte par le général Youssef Sabry Aboutaleb, ministre de la défense égyptienne, 9 septembre 1990

Le 13 mai 1988, Jean-Pierre Chevènement est nommé ministre de la Défense par le gouvernement de Michel Rocard, sous la présidence de François Mitterrand.

Il occupe cette fonction jusqu'au 29 janvier 1991, date de sa démission pour protester contre l'engagement des troupes françaises en Irak, et retrouve son poste de député du Territoire de Belfort.

Pendant plus de trois ans, son ministère est témoin d'importants bouleversements politiques qui vont modifier l'équilibre européen et fragiliser l'Asie et le Moyen-Orient : manifestation des étudiants à Pékin, place Tian An Men, le 4 mai 1989, chute du Mur de Berlin dans la nuit du 9 au 10 novembre 1989, coup d'État en Russie contre Gorbatchev en août 1991, début de la guerre du Golfe dans la nuit du 16 au 17 janvier 1991.

Certains événements politiques conduisent Jean-Pierre Chevènement à modifier son emploi du temps : le voyage en Chine programmé en 1989 est reporté en 1992. De même, la visite du ministre de la Défense de Gorbatchev à Belfort (reçu par le ministre de la Défense français, également maire de cette ville) ne laisse en rien supposer son implication dans une tentative de coup d'État pour renverser le régime du même Gorbatchev.

De 1988 à 1991, Jean-Pierre Chevènement effectue plus de 60 voyages à l'étranger pour rencontrer les différents ministres de la Défense ou les chefs d'États dans différents pays, notamment au Moyen-Orient et presque autant en France pour rendre visite aux unités de la défense nationale (y compris celles basées dans les Territoires d'Outre-Mer).

En même temps, un nombre impressionnant d'ambassadeurs et de ministres sont reçus à l'Hôtel de Brienne à Paris ou à Belfort (visite du ministre de la défense de Corée du Sud, Xim Chang Kuen, le 17 juin 1989).

Les différentes entrevues (tant à Paris qu'à l'étranger) donnent lieu à des échanges de cadeaux, créant ainsi une collection originale, exotique ou extravagante, à la manière d'une caverne d'Ali Baba, pleine de trésors que Jean-Pierre Chevènement a souhaité mettre à disposition du public en procédant à un dépôt en faveur des musées de Belfort.

Chaque pièce rend compte d'une incroyable diversité (objets rares et de grand prix présentés dans leur écrin d'origine, armes incrustées de pierres précieuses, céramique et porcelaine, etc...) dont la symbolique s'inspire de la tradition ou de la nature protocolaire de la rencontre.

La visite aux unités de la Défense nationale se concrétise par la remise des emblèmes du régiment (blason ou coupelle) au ministre de tutelle.

Les pays européens et les échanges de cadeaux entre ministres de la Défense mettent l'accent sur l'artisanat de luxe. Vitrail, marqueterie, estampe, orfèvrerie, prennent alors une valeur économique : le prestige du pays est mis en avant.

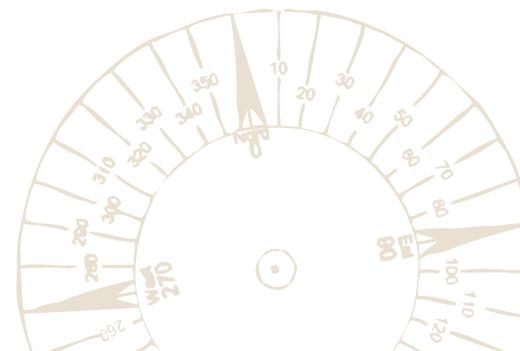
Les États-Unis accordent au cadeau protocolaire une haute valeur symbolique (au détriment de l'aspect artistique ou commercial) en mettant en scène une page de leur histoire (Yorktown 1781, par exemple).

Les pays de l'Est rendent hommage à leur armée, leur industrie ou leur artisanat de prestige (maquette de bateaux, vases en cristal, service en porcelaine), le symbole est à la fois économique et politique.

Enfin, les pays du Moyen-Orient considèrent les armes qu'ils offrent (sabres, poignards, fusils, pistolets) comme des objets de parade, voire de parure. Si elles ont perdu leur caractère fonctionnel par la richesse de leur fabrication (métal doré ou argenté, pierres précieuses enchâssées), elles deviennent des bijoux en exprimant le symbole du pouvoir.

Les dons de ces objets décoratifs, emprunts d'une certaine solennité et lourdement chargés de symboles, obéissent à des règles protocolaires strictes définies par les ministères ou les ambassades.

Jean-Pierre Chevènement offrait généralement en retour (« le contre-don ») des ouvrages, des œuvres, notamment du peintre Matta, ou des foulards de chez Hermès pour les épouses.



Christophe COUSIN
Conservateur en chef du patrimoine,
Directeur des musées de Belfort



Pistolet automatique 9 mm doré, offert par le général Youssef Sabry Aboutaleb, ministre de la défense égyptienne, 9 septembre 1990



Clé d'échaffaudage dorée, offerte à l'occasion de la rénovation du dôme de l'Hôtel national des Invalides, Paris, 20 juin 1989

Diplomatique,
officiel...

Des cadeaux d'un genre particulier

Offrir un cadeau englobe tout un ensemble de règles d'usages et le geste a de multiples significations. Il en est de même pour le cadeau diplomatique, lorsqu'un délégué d'un État offre un cadeau au représentant de l'État qui le reçoit en témoignage des bonnes relations existantes entre les deux pays. Signe de courtoisie, de respect et de politesse, il peut être un rappel du passé de son pays ou montrer la richesse de l'artisanat local. Certains présents auront une portée symbolique, d'autres au contraire peuvent étonner par leur banalité. Par ailleurs, dans le cadre national, des grands corps de l'État peuvent offrir des cadeaux officiels à leur ministre de tutelle. Dans les textes qui régissent l'administration française, nous retrouvons des règles qui envisagent deux cas.

Tout d'abord, il existe des cadeaux qui peuvent être acceptés librement et qui ne nécessitent pas de législation particulière. Il s'agirait des « petits cadeaux », tels que tasses, T-shirt, objets dont la valeur reste symbolique, des invitations à dîner occasionnelles pour discussion officielles, à condition que les frais soient raisonnables... Mais certains cadeaux nécessitent d'obtenir l'accord des supérieurs pour être acceptés, il s'agit des « gros cadeaux » comme des biens ou des services dont la valeur n'est pas que symbolique. Par ailleurs, lorsque le cadeau est offert à la personne et non à la fonction que celle-ci représente, il doit théoriquement être signalé à l'autorité hiérarchique qui décidera de son devenir. Il en est de même pour l'hébergement qui doit être signalé au-delà d'une certaine durée. Cependant, ces « règles » sont appliquées avec souplesse, le pouvoir supérieur laissant une marge d'appréciation aux responsables concernés. Le cadeau diplomatique ne relève pas d'un échange d'individu à individu, mais il est offert à la fonction qu'occupe la personne qui le reçoit.

Peut-on alors parler de don qui se définit en général comme un acte gratuit et désintéressé ? En effet, le don n'est pas un échange de valeur, puisque rien n'oblige le receveur à faire un don à son tour ou à verser sa contrepartie en valeur. Le plus souvent, pour faire honneur au don, le receveur va répondre par un contre-don.

Le don se base alors sur une valeur de sociabilité primaire : la réciprocité. Le don est pacificateur lorsque l'échange de valeur s'effectue dans le cadre de rapports sociaux librement acceptés. Il prend une valeur symbolique car il n'apporte aucune satisfaction en terme de richesse monnayable. Il permet d'établir des liens politiques ou sociaux entre des états qui ne possèdent ni la même langue ni la même culture. Les cadeaux diplomatiques s'intègrent ainsi dans un échange inter-communautés qui garantissent des bons rapports et des relations privilégiées entre les nations.

**Colin Baumeister, Michael Degardin,
Anne-Laure Mallet, Paul Langeron**
Lycée Courbet de Belfort, option histoire des arts



Le roi d'Abyssinie Sahle Sellassie (actuelle Éthiopie), entouré des cadeaux diplomatiques offerts par Charles-François-Xavier Rochet d'Héricourt (Haute-Saône), ambassadeur de France, 1842, par E.-M. Lassalle



*Samovar et service à thé,
voyage en URSS,
7 au 9 avril 1989*



Nature
et fonction

Le cadeau diplomatique : essai de définition

Cette exposition consacrée aux cadeaux diplomatiques officiels offerts à Jean-Pierre Chevènement lors de ses différents mandats, notamment en tant que ministre de la Défense de 1988 à 1991, puis en tant que ministre de l'Intérieur de 1997 à 2000, présente une collection de quelques 350 cadeaux, répartis en 10 catégories, en provenance de cultures variées et offerts par des personnalités d'une trentaine de pays différents.

La collection rassemble les objets donnés par les représentants de la plupart des pays du monde avec lesquels le Ministre a entretenu des relations diplomatiques, ainsi que ceux provenant de France, présents des collectivités, des institutions publiques ou de simples particuliers. Souvent luxueux, les cadeaux d'apparat offerts par les chefs d'État étrangers sont en général des produits d'artisanat d'art de haut niveau ; ils proviennent de manufactures de réputation mondiale.

Céramiques, verreries, pièces d'argenterie et d'orfèvrerie, dessins, gravures, tableaux, meubles et tapisseries, s'ajoutent aux décorations, médailles et objets d'artisanat local venus des cinq continents, témoignant des relations privilégiées de la France et de son Ministre avec de très nombreux pays. Les voyages ministériels avec leurs cérémonies de remises de cadeaux sont également évoqués par de nombreuses photographies.

Ainsi, pour une grande part issus des arts décoratifs, les objets incarnent en quelque sorte un savoir-faire national et rassemblent l'ensemble des arts dont la finalité est le décor, et plus spécifiquement l'objet d'usage courant. La nomenclature découle du métier qui les crée ou de l'objet lui-même : tapisserie, ébénisterie, orfèvrerie, céramique, verrerie, etc, et non des formes qui peuvent apparaître simultanément dans des arts différents et qui sont mises en évidence par l'analyse esthétique.

Anne-Laure Meyer, Colin Baumeister,
Paul Langeron, Michael Degardin

Concernant l'exposition, les cadeaux se répartissent dans les catégories suivantes :

- **coupelles et plats,**
- **assiettes, plateaux et dessous de plats,**
- **objets d'art,**
- **écussons et emblèmes,**
- **plaques commémoratives,**
- **médailles de villes,**
- **armes.**

Mais, ils peuvent parfois plus rarement rentrer dans la catégorie des Beaux-Arts et plus spécifiquement de la sculpture.

Enfin, ils prennent parfois la forme atypique d'un objet inclassable, comme trace ou souvenir d'un événement passé.



Valeurs de l'objet diplomatique

Ces témoignages des échanges amicaux entre la France et le reste du monde revêtent une signification politique et une valeur historique indéniable. Mais leur contenu, esthétique, culturel, sociologique voire anthropologique, est également une source de renseignements inépuisable sur leur pays de provenance.

Le rapprochement de l'art et de la diplomatie offre l'opportunité de perpétuer une production d'arts décoratifs incarnant le fleuron artistique d'un type d'objet lié à un âge d'or culturel du pays à une époque donnée. Cette production prestigieuse est bien souvent liée à des centres artistiques, intellectuels et politiques forts emblématiques du pays en question.

Cependant, devant l'accélération et la densité des échanges diplomatiques au XX^e siècle, une fabrication d'objet de seconde main, de moindre qualité, se met en place pour répondre à une demande toujours plus grande.

Ainsi, une production d'objets en série, parfois même sous-traitée, apparaît. L'objet tient alors plus du bibelot ou de l'objet kitsch, incarnant toujours dans son esthétique et ses formes certaines valeurs du pays.

Le cadeau se charge alors de valeurs autres qui fondent l'essence du don, celui de l'échange multiculturel participant à l'esprit d'une « esthétique relationnelle » ainsi définie par Nicolas Bourriaud (dans *L'esthétique relationnelle*, Les Presses du Réel - Dijon, 1998).

La valeur intrinsèque de l'objet est alors supplantée par sa valeur d'échange diplomatique. Elle s'associe pleinement à l'art de la diplomatie en recouvrant l'ensemble des voies et moyens officiels par lesquels sont conduites les relations extérieures pacifiques des États. La diplomatie devient alors de l'intelligence et du tact mis au service des relations officielles entre les gouvernements d'États indépendants.

L'étymologie associe la diplomatie aux déplacements, puisque le mot est dérivé du grec « diploma », qui signifie « plié en deux » et fait référence aux passeports et documents qui étaient constitués de deux plaques métalliques pliées et cousues ensemble.

La diplomatie est aussi ancienne que les rapports internationaux, et on peut dire qu'elle est née du jour où un peuple souhaite entrer en contact avec ses voisins. En fait, la diplomatie est l'instrument par lequel les États conduisent leurs relations extérieures et son rôle n'a cessé de croître, étant donné l'augmentation constante du nombre des États souverains et l'interdépendance grandissante des nations.

Véronique Elachmawi



Visite du général d'armée Yazov,
ministre de la défense d'URSS,
Hôtel de Brienne, Paris,
27 mars 1990



Maquette de navire lance-torpille
soviétique, offert à l'occasion d'un
voyage en URSS, 7 au 9 avril 1989

Le cadeau diplomatique

Toute une histoire

Si l'expression de « cadeau diplomatique » est plutôt récente, on trouve néanmoins des témoignages de cette notion très tôt dans l'histoire. Les premières remontent à l'Antiquité. Les échanges se sont ensuite poursuivis à travers les siècles. Il s'agit ici de retracer les étapes historiques de cadeaux offerts ou reçus par des personnages officiels dont on a les traces écrites ou graphiques, selon deux grandes périodes : l'Antiquité et le Moyen-Âge, puis les époques modernes et contemporaines.

L'Antiquité

Dans la Bible sont mentionnés les premiers cadeaux « diplomatiques » donnés à Salomon par la reine de Saba. En visite, celle-ci aurait offert à son hôte des quantités impressionnantes d'or, de pierres précieuses, et d'encens, décrites dans l'Ancien Testament, plus exactement le livre des Rois, 9, 11-28.

Mais la trace la plus manifeste de cadeaux officiels dans la mémoire collective est sans conteste la visite des Rois Mages à l'enfant Jésus, contée dans l'évangile selon Matthieu (Nouveau Testament). Ces « rois », plus probablement des mages babyloniens, offrirent à l'enfant l'encens symbolisant le divin, l'or la souveraineté et la myrrhe la mortalité. Il existe d'autres traces qui laissent à penser que la coutume était assez répandue à cette époque, le plus souvent des objets d'art étrangers très ouvragés retrouvés dans des sépultures.

Le Moyen-Âge

Il faut attendre le XIII^e siècle pour trouver de nouveaux témoignages artistiques de cadeaux diplomatiques avec le célèbre vénitien Marco Polo et son «*Livre des merveilles du monde*».



La visite des Rois Mages, anonyme, XVII^e siècle, fragment de retable provenant de l'église de Grosne (Territoire de Belfort) : ils viennent de pays étrangers rendre hommage à Jésus en lui apportant des cadeaux d'une grande richesse symbolique.



Période Moderne

Durant la Monarchie française, l'échange de cadeaux diplomatiques semble courant. Le Roi-Soleil éblouissait ses visiteurs en les recevant avec faste dans la Galerie des Glaces de Versailles. Dans les premières années de son règne, le roi reçoit les délégations étrangères au château du Louvre, comme celle des ambassadeurs des treize cantons suisses, le 11 novembre 1663, mais ceux-ci ne firent aucun présent. Certaines ambassades, au contraire, semblent vouloir rivaliser de faste avec Versailles : les ambassadeurs du roi de Siam arrivent avec de nombreux cadeaux.

Période Contemporaine

Premier Empire et Restauration

Durant cette période, l'art est devenu un objet de propagande. La visite de certaines ambassades a été immortalisée, telle la venue de l'ambassadeur de Perse, Mirza Reza, au château de Finkenstein (Prusse Orientale). Charles X, qui régna de 1824 à 1830, reçut une girafe en 1827 de la part de Méhémet Ali le pacha d'Égypte : l'exotisme de ce cadeau attirera une foule nombreuse à la ménagerie royale (actuel Jardin des plantes), où était exposé l'animal.

Second Empire

Napoléon III chercha à renouer avec les fastes du passé. Il reçut en grande cérémonie une délégation du Siam au château de Fontainebleau. Napoléon III aurait également fait des présents à la reine Victoria d'Angleterre. Les deux souverains se seraient mutuellement offerts des tableaux.

La République

Aucun écrit ni aucune représentation ne font acte des cadeaux diplomatiques remis aux présidents des III^e et IV^e Républiques. Le président Georges Pompidou (1969/1974) a réuni le premier les cadeaux qu'il a reçus à Montboudif (Cantal). Le Président François Mitterrand (1981/1995) a eu le premier l'initiative de rassembler l'ensemble des cadeaux officiels au musée du Septennat de Château-Chinon (Nièvre). Le Président Jacques Chirac (1995/2007) a également décidé d'exposer au public les cadeaux reçus pendant sa présidence dans un musée à Sarran (Corrèze).

La tradition du cadeau diplomatique perdure, même si elle n'a plus le faste ni autant de valeur que précédemment dans l'histoire.

Cécile Ringenbac, Justine Coussy, Marine Page, Maud Meyer



Passage de la girafe Zarafa à Arnay-le-Duc, Jacques Raymond Brascassat, 1827, huile sur toile, collection Musée des beaux-arts de Beaune, photo : J-Cl. Couval.

Ce fut la première girafe que les français purent découvrir au jardin zoologique du muséum d'histoire naturelle de Paris. Georges Cuvier, célèbre paléontologue de Montbéliard, organisa un voyage sur la Seine pour conduire des amis - dont Stendhal - à sa rencontre. Ils la verront passer sur la route à Corbeil, alors qu'ils déjeunent sur l'herbe.



La représentation nationale

En 1670, Louis XIV décide de faire construire un bâtiment susceptible d'abriter ses soldats invalides ou trop âgés pour servir. Il confie son projet au secrétaire d'État à la Guerre Louvois, qui choisit l'architecte Libéral Bruant pour la construction de l'hôtel. La construction de l'enceinte militaire est achevée en trois ans seulement et les premiers invalides s'y installent dès octobre 1674. La vie des 4 000 pensionnaires (fin XVII^e siècle) est soumise aux exigences d'une caserne et d'un monastère. Divisés en compagnies, les soldats travaillent dans des ateliers de confection d'uniformes, de cordonnerie, de tapisserie et d'enluminure, afin de combattre l'oisiveté.

En 1676, le projet de l'église, au sud, est confié à Jules Hardouin-Mansart qui réalise la grande église royale, dite Église du Dôme (reprenant les plans de son grand-oncle François Mansart) et achève l'église pour le culte quotidien des pensionnaires, l'Église des Soldats. L'Église du Dôme est un chef-d'œuvre de l'architecture classique française ; son décor est confié aux plus grands artistes de Louis XIV (Charles de la Fosse, Jouvenet et Girardon) qui travaillent aussi à Versailles. Point de référence dans le paysage parisien culminant à 101 mètres, elle est inaugurée par le roi le 28 août 1706. Sous Napoléon I^{er}, le Dôme devient le panthéon des gloires militaires de la France en accueillant notamment le tombeau de Turenne et l'urne contenant le cœur de Vauban.

En 1989, à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, le dôme a été redoré pour la cinquième fois depuis sa création ; 550 000 feuilles d'or, c'est-à-dire plus de dix kilos, ont été nécessaires pour l'opération. Ce chantier va donner naissance à une collaboration entre le Ministère de la Défense et celui de la Culture. À cette occasion, Jean-Pierre Chevènement reçoit un cadeau officiel : un casque de chantier, banal objet utilitaire, à ceci près qu'il est recouvert de feuilles d'or. Le clin d'œil formel consistant à associer la rondeur du casque à celle du fameux dôme à redorer n'est dénué ni d'humour ni d'esprit d'à-propos. L'objet, usé par la pratique, offre les marques des dégradations liées à sa valeur utilitaire d'origine. Mais il perd ici sa fonction d'usage pour incarner celle du présent diplomatique. Selon le principe du « ready-made » inventé par l'artiste Marcel Duchamp (*La roue de bicyclette*, 1913), l'objet prend une valeur ajoutée, incarnant le souvenir du chantier de rénovation d'un monument appartenant au patrimoine national et à l'Histoire de France.

Paul Langeron
TS3



Maquette d'hydravion en verre soufflé, offerte à Jean-Pierre Chevènement à l'occasion de l'arrivée du premier AWACS à Avord, 22 mai 1991

C'est le 22 mai 1991 que la 36^e escadre de détection aéroportée d'Avord (Cher) reçoit le premier AWACS, un Boeing équipé à la fois de systèmes de stations radar permettant de surveiller un vaste espace aérien, et de postes de commandement pour les opérations aériennes ou de lutte anti-aérienne. Ces avions de contre-espionnage, fournis par l'US Air Force, ont surtout servi pendant la guerre du Golfe.

Le premier vol de cet appareil a été effectué le 5 février 1972. Actuellement, seul quatre pays possèdent des AWACS : les États-Unis, le Royaume-Uni, la France et l'Arabie Saoudite (suite à la guerre du Golfe). Par ailleurs, l'OTAN a aussi dix-sept AWACS, basés en Allemagne.

L'objet ci-contre est une maquette d'hydravion en verre soufflé et filé, contenu dans une carafe et reposant sur un socle en bois noir. La cabine, les ailes, les planeurs et les hélices sont en verre soufflé et sont reliées entre elles par de fines parties de verre filé qui évoquent des haubants. La carafe (le contenant) est de forme ronde, au col fin et allongé, fermé par un bouchon de verre. Cet hydravion semble bien désuet, en comparaison aux Boeing équipés du système AWACS.

Ce cadeau a donc une valeur autant commémorative que décorative, en tant qu'objet de style kitsch. On pourrait parler ici de « bibelot diplomatique ».

Sophie Ruyer
TS3



Visite officielle à l'école navale de Brest, 30 janvier 1989

Des symboles de l'ancien bloc de l'Est

Le Mur de Berlin (en allemand Berliner Mauer), également appelé le « Mur » ou le « Mur de la honte », a été érigé en plein Berlin pendant la nuit du 12 au 13 août 1961 sur ordre du gouvernement de la RDA (République Démocratique Allemande), afin d'interdire le passage entre les parties « est » et « ouest » de la ville. La situation de Berlin est en effet très particulière depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale. L'Allemagne vaincue est provisoirement occupée par ses vainqueurs en attendant que les Alliés trouvent un accord sur son avenir (l'est par l'Armée Rouge, l'ouest par les armées françaises, britanniques et américaines). La capitale de l'ancien III^e Reich est, elle aussi, occupée et administrée conjointement par les quatre puissances occupantes.

Lorsqu'en 1947 naît la « Guerre Froide », l'Allemagne et Berlin se trouvent au cœur de la rivalité entre l'URSS et les USA. En 1949, après la première crise née de cette rivalité – le blocus terrestre de Berlin Ouest par l'Armée Rouge – deux Allemagne sont créées (la République Fédérale d'Allemagne à l'ouest, intégrée au bloc occidental, la RDA à l'est, intégrée au bloc oriental), Berlin gardant son statut d'avant 1949. Et alors qu'un « rideau de fer » a été baissé par l'URSS entre l'Europe de l'Est et celle de l'Ouest, le passage de Berlin Est à Berlin Ouest est certes risqué, mais possible. C'est ce qui permet une émigration massive des Allemands de l'Est vers l'îlot occidental qu'est Berlin Ouest (plus de 4,3 millions d'habitants de RDA « passent » ainsi à l'Ouest entre 1945 et 1961, plus de 2 000 par jour en juillet 1961). Pour mettre fin à cette véritable hémorragie, le gouvernement de la RDA et l'URSS décident de découper hermétiquement les deux parties de Berlin en août 1961. C'est la fonction du « Mur de Berlin ».

Ce mur sera ouvert puis détruit, à partir du 9 novembre 1989, marquant la fin de la « Guerre Froide » et le début du processus de réunification des deux Allemagne. Mais il reste ancré dans les mémoires comme le symbole de la coupure de l'Allemagne et de l'Europe.

L'objet ci-contre n'a pas de valeur fondamentalement marchande, mais une valeur symbolique forte qui rappelle la situation du pays entre 1945 et 1989. Sa valeur est émotionnelle et symbolique : il est ancré dans un contexte historique qui a touché le monde entier. Il apporte un héritage culturel et historique important qui facilite le nécessaire travail de mémoire.

Lucille Blondé
TL2



Morceau du Mur de Berlin, 11 septembre 1990

Le fragment de cette barrière est constitué de béton armé. Les arrachements de part et d'autre de l'objet symbolisent à eux seuls la destruction de l'édifice. L'objet a été fixé sur une plaque en bois verni sur laquelle sont résumées les circonstances de l'échange diplomatique. Un cachet en cire plombé authentifie la pièce et lui donne un cadre et une légitimité historique.



Réduction d'un harnois de cavalier ailé polonais, offert par le ministre Obrony Narodowej, général des armées polonaises, 23 mai 1990

L'objet présenté ici est une réduction d'un harnois de cavalier ailé polonais du XVI^e siècle. Il a été offert à Jean-Pierre Chevènement lors d'une visite officielle en Pologne, le 23 mai 1990.

La demi-armure de cavalier lourd se compose d'une cuirasse complète en métal poli (plastron et dossière), d'une paire de spalières (protection des épaules) et de brassards. Sont également présentés un chichak (casque) couvrant la tête du front à la nuque, ainsi qu'un kalkan (rondache orientale tressée) sur lequel sont peints des motifs folkloriques. Le plastron est décoré de symboles religieux : à droite une croix orthodoxe et sur le cœur un médaillon de la Sainte Vierge. La Pologne étant un pays très pieux, ces décorations étaient censées protéger les soldats. On recouvrait souvent une partie du torse des cavaliers de peau de léopard ou de panthère, pour les faire ressembler aux cavaliers turcs qu'ils combattaient et ainsi semer la confusion chez l'ennemi.

L'élément le plus étonnant est la paire d'ailes, constituée de plumes d'oies montées sur un cadre en bois, ici recouvert de tissus et décoré de dorures pour l'apparat. Ces ailes étaient fixées sur la dossière de l'armure et avaient pour but principal d'impressionner l'ennemi et plus particulièrement ses chevaux.

L'armement quant à lui se compose de deux lances et d'une hache de guerre double. Les lances, d'une longueur véritable de cinq mètres, étaient l'arme de prédilection du hussard, qui les utilisait pour rompre les lignes ennemies. Sont jointes deux bannières rouges et jaunes, également décorées de croix orthodoxes. Elles sont également décorées de pailles, un matériau très usité en Pologne à l'époque.

L'ensemble est présenté dans une boîte d'environ 70 cm sur 35 cm, recouverte d'un velours rouge qui crée un fort contraste avec les éléments jaunes et dorés des miniatures, tout en rappelant les touches rouges de la panoplie. Cette présentation très épurée permet de mettre en valeur la précision des pièces d'armures, extrêmement détaillées.

Cet objet à connotation militaire a une fonction purement décorative. Il rappelle l'apogée de la puissance polonaise et la force de son armée.

Maud Meyer
TL2



Des cadeaux du Golfe et du Moyen-Orient

Le djambieh est le poignard-couteau arabe dont l'usage s'étend de l'Afrique du Nord à l'Inde musulmane. Les djambieh sont de très belle facture et d'une forme arabe traditionnelle qui peut se rencontrer aujourd'hui encore chez les nomades d'Arabie et d'Afrique du Nord. Ceux offerts à Jean-Pierre Chevènement reflètent plutôt les productions artisanales actuelles.

Néanmoins, les fourreaux et les poignées sont dorés ou argentés et richement ornés d'arabesques et d'entrelacs très serrés. La décoration de ces armes illustre parfaitement les arts décoratifs des pays du Moyen-Orient.

Les lames à double tranchant sont en bel acier, plutôt épais, avec une arête centrale très visible.

De grands pommeaux évoquent la forme du croissant et sont maintenus par des plaquettes fixées de part et d'autre de la soie grâce à des clous rabattus, marqués par des cabochons décoratifs de différents styles et matières.

Le premier djambieh est en métal doré. Le fourreau est orné d'un décor estampé et de broderies en métal argenté, doré et poli. L'extrémité de la monture se prolonge en forme de deux grandes oreilles (qui s'étendent de chaque côté du pommeau). La fusée de la poignée est en corne.

Le fourreau ainsi que la poignée du deuxième djambieh sont en métal argenté, gravés de façon traditionnelle.

Les djambieh sont des couteaux de petite dimension car ils étaient employés par des troupes à pied telles que celles des gardes des palais. Ces poignards individuels se portent traditionnellement à la taille, d'où leur forme courbée très caractéristique.

Clara Samary
TL2



Djambieh en métal doré, offert par Les Émirats Arabes Unis, septembre et octobre 1990



Djambieh en métal argenté, offert par l'Arabie Saoudite, septembre et octobre 1990



Sabre et son fourreau en métal doré dans son coffret en bois marqueté, offert par l'émir du Koweït, septembre 1989

Ce sabre est un cimenterre, « shamshir » en persan, ce qui signifie « queue de lion ». Au sens large, le mot « cimenterre » désigne tous les sabres du Proche ou Moyen-Orient. Le cimenterre est un grand sabre inventé par les Perses au XIII^e siècle. Connu pour son usage dans les conquêtes arabes, il est l'un des plus terrifiants utilisés durant les croisades.

Sa lame courbée à un seul tranchant glissait sur les surfaces dures et permettait de reprendre un coup manqué. L'arme peut atteindre 90 cm dont plus de 70 cm pour la lame. Sa pointe était élargie et alourdie pour plus de puissance dans le coup. Arme à effets dévastateurs, sa constitution en acier de Damas, de corroyage ou de cristallisation, lui procure une extrême dureté et souplesse, sans casser. Le cimenterre était généralement utilisé avec un bouclier circulaire. Son utilisation survécut à l'apparition des armes à feu.

Au départ, le cimenterre était une arme honorifique, remise aux chefs de tribus comme signe de reconnaissance, qui se diffusa progressivement jusqu'aux chameliers.

Le fourreau est en métal doré, incrusté de pierres semi-précieuses et orné de décors gravés. Le pommeau du sabre est en ivoire et en or, ainsi que la garde qui est incrustée de pierres semi-précieuses. Deux calligraphies dorées orientales et occidentales signifiant « avec les compliments du ministre de la Défense de l'État du Koweït » ornent la lame. Ce sabre de parade repose dans un coffret en bois somptueusement marqueté et protégé dans un écrin en velours rouge. Le drapeau du Koweït orne l'intérieur du coffret. Les couleurs du drapeau sont inspirées d'un poème de Safie Al-Deen Al-Hili. Le noir symboliserait la défaite des ennemis sur le champ de bataille, le rouge représente le sabre rougi de leur sang, le blanc la pureté de leurs actions et le vert la fertilité de leur pays.

Nulle part ailleurs, le style arabe ne s'est exprimé plus librement que dans la marqueterie du coffret. Des polygones s'y enchâssent et offrent un ruissellement de triangles blancs, noirs, rouges et bruns, répartis en étoiles et en rosaces, entrecoupés et entremêlés en assemblages infinis.

Colin Baumeister
TL2



Le cheikh Hamad Bin Khalifa Al-Thani est né en 1950 à Doha au Qatar. Il est l'émir de ce pays depuis 1995, diplômé de l'Académie royale militaire de Sandhurst (Royaume-Uni) en 1971.

Le brûle-parfum est de forme quadrangulaire. C'est une sorte de réchaud reposant généralement sur un trépied, où l'on brûle des substances aromatiques. Ici, le trépied est de couleur noire, le cabochon en métal doré, et le reste du brûle-parfum en métal argenté.

Le brûle-parfum est un récipient constitué d'un petit brasero, dans lequel sont placées les substances parfumées. Du couvercle percé s'échappe les exhalaisons odoriférantes.

D'origine orientale, les brûle-parfums apparaissent en Occident au XVII^e siècle. Ils sont en porcelaine, en bronze, en or ou en argent finement ciselés. Une cruche et une saupoudreuse complètent cet ensemble.

Ces trois objets d'une grande brillance ont une fonction usuelle à la base, mais cet ensemble de tradition orientale est désormais décoratif.

Justine Coussy
TL1



Coffret recouvert de cuir rouge contenant un brûle-parfum, une cafetière et une saupoudreuse, avec les compliments de Hamad Bin Khalifa Al-Thani, État du Qatar, septembre 1990



Cérémonie du thé en plein désert, à l'abri d'une tente, avec le prince sultan Bin Abdulaziz Al Saoud, Arabie Saoudite, 1988



Un détour par l'Asie

L'objet ci-dessous est un bas-relief en métal doré monté sur bois. Au centre, un rectangle en bois, soutenu par deux supports cylindriques, est orné de deux plaques au recto et au verso, en métal doré. Le bois est verni et la texture lisse. Au recto, la gravure représente deux attelages asiatiques traditionnels à quatre chevaux avec, à l'arrière-plan, un paysage montagneux à peine esquissé. Au verso, on peut y lire un texte en caractères asiatiques. Les deux supports cylindriques verticaux sont posés sur une longue pièce de bois foncée. Le paysage, sérigraphié dans des tons mats et gris, s'oppose aux différentes incrustations en reliefs dorées et brillantes évoquant la scène centrale. Le coffret du bas-relief est en similicuir rouge et épouse à l'intérieur les contours de l'objet. La boîte est sobre et moins ornée que l'œuvre.

Ce présent a une fonction décorative et symbolique. En effet, on peut comparer ce bas-relief avec un « emaki » japonais, rouleau de parchemin sur lequel on pouvait lire une histoire, un conte ou découvrir une image, et qui s'enroulait autour de deux morceaux de bois. Un emaki est un système de narration horizontale illustrée, dont les origines remontent au X^e siècle au Japon. Il s'agit d'une adaptation à la culture japonaise des rouleaux du même type, importés de Chine et de Corée par des moines bouddhistes depuis le VI^e siècle. Comme dans les rouleaux chinois et coréens, il est peint, dessiné ou estampé et combine texte et illustration. Il se lit de droite à gauche en le déroulant d'une main et en le ré-enroulant de l'autre. De cette façon, seule une partie de l'histoire peut être vue. Une fois sa lecture terminée, la personne doit à nouveau enrouler l'ensemble dans son sens de lecture original. L'emaki est maintenu fermé par une corde et entreposé seul ou avec d'autres rouleaux dans une boîte conçue à cet effet et parfois décorée de motifs élaborés.

Les textes pouvaient se lire de haut en bas mais également de gauche à droite, ce qui explique la représentation de la scène de façon horizontale pour le paysage et verticale pour les textes. L'objet, dans un style raffiné, n'a pas une valeur marchande importante mais une valeur symbolique qui célèbre la culture asiatique antique.

Lucille Blondé
TL2



Bas-relief en métal doré monté sur bois : deux motifs en relief représentant des attelages traditionnels, paysage sérigraphié au revers, texte en caractère asiatique, boîte en similicuir rouge, Corée, mai 1989



Jean-Pierre Chevènement

Portrait

Jean-Pierre Chevènement est né à Belfort le 9 mars 1939, où ses parents étaient tous les deux instituteurs. Après le baccalauréat, il s'installe à Paris où il fait de brillantes études, commencées dès le lycée avec deux accessits au concours général. Jeune diplômé de Sciences Politiques, il quitte la rue Saint-Guillaume pour la rue des Saints-Pères, à l'École Nationale de l'Administration, où il partagera de 1963 à 1965 la même promotion (Stendhal) que Lionel Jospin (ancien 1^{er} ministre), Jacques Toubon (ancien ministre de la Culture) ou le baron Ernest-Antoine Seillières (ancien président du CNPF, actuel MEDEF).

De son union avec l'artiste peintre-sculpteur Nisa, il a deux enfants, Raphaël et Jean-Christophe.

En septembre 1998, lors d'une opération de la vésicule, il est victime d'un grave accident d'anesthésie. Il est alors plongé 8 jours dans un coma profond, et quitte finalement l'hôpital un mois plus tard. Alors que les médias qualifieront sa guérison de "miraculeuse", son ami Georges Sarre préfère parler de "miracle Republicain". Lui évoquera son "voyage vers l'autre rive".

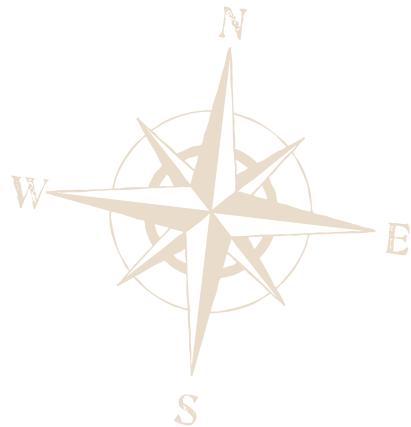
Selon ses proches, "Jean-Pierre" est un homme de qualité. Il aime réfléchir sur le sens à accorder à la vie. Travailleur acharné, il a un sens très fort du devoir et des responsabilités.

Mais il est aussi un homme de cœur et ses relations personnelles, ses amis, ont un statut privilégié, qui n'a pas d'interférence avec le combat politique. Si l'on ajoute à cela une grande culture et une grande ouverture d'esprit, ainsi qu'un humour qu'il sait appliquer aussi à lui-même, Monsieur Chevènement apparaît alors comme un homme "de qualité".

Clara Samary, Lucile Blondé, Sophie Ruyer



*Visite de Blaise Compaoré,
président du Burkina Faso,
Hôtel de Brienne, Paris,
10 novembre 1990*



Éditions Musées de Belfort
dépôt légal 1^{er} trimestre 2009
ISBN : 2-911 661-33-8
achevé d'imprimer en mars 2009
Estimprim - 25200 Montbéliard



conception
INDICES Montbéliard
www.indices.fr

Clichés : Claude-Henri Bernardot
& Sirpa

La caverne d'Ali-CHE

De 1988 à 1991, moment tournant des relations internationales (fin de la « Guerre Froide », tension et guerre au Moyen-Orient, montée de l'Asie de l'Est), Jean-Pierre Chevènement, alors Ministre de la Défense sous le gouvernement Rocard, effectue près de 60 voyages, seul ou avec le Président de la République François Mitterrand, en Europe, aux États-Unis, en URSS, en Asie et en Extrême-Orient. Reçu par ses homologues et souvent par les chefs d'États, il revient de ses périples les bras

chargés des présents les plus divers, empreints d'une richesse ostentatoire (Moyen-Orient), plutôt kitsch (pays de l'Est) ou marqués par la tradition (Asie). Jean-Pierre Chevènement a remis ces cadeaux en dépôt aux musées de Belfort. Cette exposition, réalisée en partenariat avec les élèves du lycée Courbet option histoire des arts, regroupe les plus belles pièces dont les aspects parfois étonnants ou symboliques, sont représentatifs d'une véritable « géo-politique du cadeau diplomatique ».

